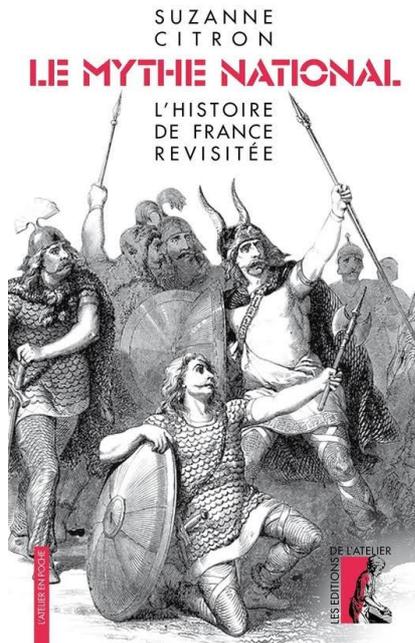


Citron S. , (2017), *Le mythe national, l'histoire de France revisitée*, Les ed. de l'Atelier, 366 p.



L'auteur : Suzanne Citron, historienne, a été enseignante dans un lycée puis à l'Université Paris XIII (elle a aujourd'hui plus de 90 ans, famille française israélite, culture laïque, très marquée par la deuxième guerre mondiale et la guerre d'Algérie. P. 17). Ecrivain régulièrement dans *Le Monde* et *Libération*. Son livre a été offert à Fillon lors d'un débat télévisé.

Le propos : Son projet : la distanciation historiographique de l'imaginaire d'une nation. » (P.13). Ce livre, publié en 1987 et régulièrement remis à jour et réédité depuis, est d'actualité puisque l'histoire de France est plus que jamais un enjeu. Entre nostalgiques du 'roman national' et partisans d'une histoire de France 'mondiale' (cf. le dernier ouvrage de P. Boucheron), Suzanne Citron « réaffirme la nécessité de porter un regard critique sur la logique historiographique héritée du XIXe siècle afin d'appréhender la France comme un pays (...) fait de métissages anciens et d'immigrations récentes, morceau de la planète et segment de l'histoire humaine. » (4^{ème} de couv.) Comment repenser la France complexe et chahutée de ce XXIe siècle ? Problématiser l'histoire non plus à partir d'une 'origine' mais des enjeux du présent (P.17)

L'organisation : Une longue préface resituant le livre dans les enjeux actuels, trois parties, la première « la légende républicaine » reprend en cinq chapitres la construction de l'histoire, telle qu'elle a été enseignée depuis le XIXe siècle. La figure centrale en est Michelet. Comment des manuels, comme le Lavisserie, ont-ils mis en scène la légende depuis 'nos ancêtres les Gaulois' jusqu'aux grandes guerres en passant par Clovis, Charlemagne, les rois de France, le 'miracle' de la Révolution... La deuxième et la troisième partie se répondent en miroir. La deuxième part, en quatre chapitres, à la « Recherche de la France » : l'auteur considère successivement la mémoire franque, la religion royale, la nation avant de remettre en questions l'historiographie du XIXe siècle avec notamment sa volonté de continuité et son

« sacro-saint » récit national ». La troisième partie porte en quatre parties sur l'« Identification des Français ». Comment repenser l'histoire de France, considérer la colonisation, les migrations, revisiter « la construction et 'francisation' d'un royaume pluri-national » (quid des croisades ? du protestantisme ?, de la francisation des élites, des juifs ?) Le dernier chapitre porte sur « la nationalisation des Français » : de la question des droits de l'homme à celle du réveil des mémoires refoulées.

Deux épilogues, l'un sur la nécessaire réinvention de la France, l'autre qui insiste sur le nouveau cadre de cette réinvention (notamment la refondation de l'Europe)

Quelques points clefs :

(C'est un livre que je qualifie de :« en spirale » (on revient sur les mêmes thèmes, les étapes de l'histoire enseignée, avec un éclairage différent à chaque fois au fur et à mesure du déroulé de la thèse). Ma lecture 'passoire' de l'université d'été s'y adapte : beaucoup de pages sont consacrées dans chaque partie à l'histoire elle-même, aux personnages, aux événements... Je ne les reprendrai qu'à titre d'exemples. Je vais sélectionner mes citations par rapport à la question initiale sur la création et l'intérêt du 'roman national'. C'est une fiche très « rudimentaire ».)

Je retiens les deux citations données en exergue, elles me paraissent rendre parfaitement compte de l'enjeu de l'ouvrage :

« Le mythe et la mémoire conditionnent l'action. Il est des mythes qui entretiennent la vie. Ils méritent qu'on les interprète pour notre époque. Certains nous égarent et doivent être redéfinis. D'autres sont dangereux et doivent être démythifiés. » (Josef Hayim Yeruslami, *Zakhor, histoire juive et mémoire juive*, La découverte, 1984)

« Aujourd'hui, l'identité nationale ne peut plus être à racine unique, sinon elle s'étirole et se raccourcit. » Patrick Chamoiseau, *Quand les murs tombent*, Galaad, 2007)

Nous oublions que l'histoire telle que nous l'avons apprise a une histoire (P.8). Il y a confusion entre histoire nationale et roman. Citron parle de la contradiction entre l'histoire apprise à l'école et l'histoire, produite par la recherche. (P.8) Elle n'hésite pas à parler de « mise en scène du passé » (p.7) « truquages » (P.7) « mythification des origines » (P.13), dénonce le flou lexical des mots comme Gaule, Francs, France, Français... (P.14)

L'histoire enseignée à l'école : Une succession chronologique organisée autour de quelques événements et un enchaînement téléologique. Une mise en scène qui date du XIXe siècle. Figure tutélaire de Michelet en qui s'allient intimement l'amour religieux de la patrie et le culte de la Révolution : deux objets, une seule image. (P.25) « En faisant de la France la Patrie-Messie, objet ultime de l'effusion religieuse, Michelet écarte définitivement les rêves d'universalisme apatride. » (P.28)

La IIIe République invente une logique historiographique qui lui permet de se réapproprier le passé : l'histoire de France est celle de la nation, enfantée par les rois, accouchée en 1789, définitivement république depuis 1879 (P.30)

La confusion entre l'Etat (républicain) et la République idéale aboutit à une réention systématique de l'information, au nom de la raison d'Etat (républicaine) (P.31). (ex de l'affaire Dreyfus, « nœud » de contradictions : Face aux dreyfusards, autorités officielles et antidreyfusards sont, de fait, solidaires, dans la défense de la *raison d'Etat* contre la *Vérité* (P.31). Autres ex : Code Noir, répression de la Commune, mutineries de 17, Vichy, tortures

en Algérie... « L'histoire fabriquée et transmise par l'école devenue obligatoire a d'abord été le catéchisme d'une religion de la France. » (P.32)

Le « Petit Lavis » a créé un modèle de récit dont nous restons tributaires. (P.35) « l'histoire de France commence par le mythe de France. » (P.36) Au départ les Gaulois... l'histoire se poursuit dans le récit d'un destin providentiel, tracé à l'avance (P.39). De plus en plus personnalisée, la France souffre, agit, hésite... (P.42) (Lavis se soucie très peu des souffrances concrètes des êtres humains). Cette histoire « n'incite ni à l'initiative, ni à la participation. Elle fait appel à l'esprit guerrier et au sacrifice, jamais à la créativité intelligente et constructive » (P.44). Jusqu'en 1970, l'influence du « petit Lavis » est patente. (P.51)

Citron fait une relecture éclairante de la France conquérante dans le Lavis (PP. 50-78) depuis Vercingetorix, premier patriote jusqu'à « l'idylle coloniale » en incorporant au passage Clovis et Charlemagne, les conquêtes des rois, puis celles de Napoléon... Elle consacre un chapitre à deux « tabous » historiographiques : la Révolution et la guerre de 14-18 : comment traiter la Terreur ? Quid du choc des impérialismes en 14 ?

Et l'enseignement de l'histoire depuis les années 80 ? Ils ne content plus la légende républicaine, ils conservent les mêmes figures dépouillées de résonance affective « la sacralisation d'antan s'est inversée en sécheresse distante » (P.97) L'histoire des autres est toujours absente. Le rideau se lève toujours sur la Gaule, la légitimité des conquêtes n'est pas mise en question (P.101) La Raison d'Etat est toujours légitime (P.103) L'histoire de la colonisation reste ambiguë, même si s'amorcent les éléments d'une historiographie critique (P.109) Cette historiographie qui (à la différence de l'enseignement britannique) ne donne jamais raison à deux partis à la fois (P.111), qui ignore la pluralité des situations, qui évacue le droit à la différence de points de vue. « Une histoire totalitaire (...) Mémoire de l'Etat à l'exclusion des autres mémoires » (P.112)

Recherche de la France :

D'où vient l'histoire de France ? Comment l'idée de France s'est-elle construite ? (P.115)

L'histoire s'est fabriquée à partir de sources textuelles destinées à exalter la mémoire des rois des Francs. Une image de la France à deux niveaux se dessine : une pour les élites (jusqu'en 1789, l'idée de « nation » reste limitée aux classes supérieures, aux milieux intellectuels, aristocratiques et bourgeois) Pour les peuples, le roi symbolise à lui seul l'existence d'une communauté supérieure (P.115)

Citron parcourt les différentes étapes de l'histoire enseignée et fait quelques mises au point, ainsi elle rappelle que « la Gaule » est une invention des romains. L'image d'une nation gauloise, préfiguration de la nation française dans son espace hexagonal est une illusion (P.121) elle revisite les Mérovingiens, la figure de Clovis, les Carolingiens, s'intéresse à la complexité du rapport entre le pouvoir exercé par les rois francs et les récits qu'en ont établi leurs serviteurs, généralement ecclésiastiques (P.135) Comment s'est mis progressivement en place « une religion de la personne sacrée du roi et de ses emblèmes » (P.137) Elle dénonce le découpage classique de l'histoire de France (« absurde », p.138) (Antiquité, Moyen-Age, Temps modernes, époque contemporaine) qui « bloque la compréhension des évolutions qui ne peuvent s'expliquer dans ce mélange des durées » (P.138) Les phénomènes de longue durée nécessiteraient un rigoureux étalonnage du temps.

Citron reparaourt (encore une fois) l'ensemble de l'histoire enseignée pour expliquer comment peu à peu (du XVIe au XVIIIe siècle) dans l'imaginaire du pouvoir le roi, jusque-là centre unique, voit grandir face à lui la nation. Comment un courant gallophile émerge au XVIe siècle, triomphe en 1789, victoire confirmée au XIXe. Comment au XVIIIe le mot « nation » va être utilisé pour connoter l'idée de pouvoir, de souveraineté (P.168) le mot patrie qui se confond parfois avec le mot nation a une connotation plus affective (la mère nourricière), comment la Révolution invente la nation territoriale et les frontières naturelles (P.171) « Par la théorie des frontières naturelles, la Révolution, contredisant sa vocation universelle, renforce la conception territoriale de la nation, semant par là quelques graines de nationalisme qui, en 1914, mettront l'Europe en feu. » (P.172) « *La Révolution transfère dans ce qu'elle appelle la Nation l'unicité du pouvoir jusque-là exercé par le roi.* » (P.172). « Les révolutionnaires recomposent l'espace et le temps » (p.175) La République s'identifia à la gauche contre la droite monarchiste, enfermant la gauche française dans une idéologie doublement contradictoire :

- D'un côté les libertés républicaines, de l'autre l'Etat et sa raison (le dreyfusisme contre l'Etat républicain).

- D'un côté la liberté d'opinion, de l'autre un combat politique manichéen pensé comme une lutte entre la vérité et l'erreur, simulant trop souvent les imprécations des géants de 1793 ; (P.176)

Au XIXe siècle, « la France est un être imaginaire, extra historique, prédestinée par le sol. Elle existe 'des origines à nos jours' » (P.180) Citron revient à la figure de Michelet à celui qui professe une religion de la France.

L'école méthodique de la fin du XIXe aurait pu engendrer une nouvelle manière d'agencer le passé. Il n'en fut rien. « La pluralité des mémoires constitutives de l'identité française est un non pensé de l'école méthodique » (P.186) Citron dénonce les chronologies trop linéaires qui bloquent la perspective dynamique d'un avenir transformable, « et cela d'autant plus qu'une lecture simpliste du passé se retrouve par contrecoup, dans les revendications victimaires des mémoires occultées. » (P.186)

Citron s'étonne que L'école des Annales (années 1930) et son approche novatrice de l'histoire n'ait pas entraîné une remise en perspective de l'historiographie lavissienne. Elle constate le maintien de la continuité linéaire et le repère spatial de l'hexagone. Elle suggère que Braudel reste *micheletien*. (dans son amour de la France qu'il voit comme une âme et comme une personne)(P.191). Elle explique que *Les lieux de mémoire* de Pierre Nora qui se voulaient au départ anti lavissien finissent en monument néo-lavissien à la gloire de l'identité française (P.192)

Elle pose une question clef : « Dès lors que l'histoire est devenue recherche, hypothèse, compréhension provisoire, point de vue, n'est-il pas devenu possible de relire le passé en prenant acte de l'anachronisme scientifique de la grande synthèse élaborée il y a plus de cent ans par les historiens de la IIIe République, et notamment de déconstruire l'histoire d'une France métahistorique ? (...) L'essentiel n'est-il pas de comprendre, par-delà la légende du XIXe siècle, la complexe genèse de l'entité géopolitique nommée France ? (...) Où sont les obstacles ? » (P.195)

Dans sa troisième partie, Citron expliquent que les élites françaises n'étaient pas prêtes pour une relecture (au printemps 2015 autour des programmes du collège) : Comment transmettre une France qui ait du sens (...), une France complexe faites de métissages anciens et d'immigrations récentes, de dominations et de luttes, une France de l'émancipation et de la fraternité ? » (P.197) « Cette histoire que ses créateurs avaient voulu intégrale est, par rapport

aux Français que nous sommes, comme un gruyère dont nos mémoires sont les trous. » (P.199)

Citron préconise de renoncer à l'histoire célébration, de remettre en cause le nationalisme de la raison d'Etat, sous-jacent à l'histoire lavissienne, au brouillage où gauche et droite rivalisent en références historiques coupées de toute historicité. Le moment lui semble venu d'assumer l'histoire critique de l'Etat et de clarifier le concept de « République » (P.205)

La question du temps, ou plutôt *des temps*, n'est pas résolue (P.206) Elle donne des repères : des *trames en très longue durée* devront prioritairement mailler le passé, suffisamment ouvertes pour y insérer des *segments de temps plus courts ou moins longs*, suffisamment souples pour y nicher la complexité sociale et culturelle et les questions posées par les *mémoires de groupe* (ce que l'on peut appeler les sans mémoire ou les *mémoires brisées*) qui ne sauraient se reconnaître dans les ancêtres gaulois (P.207) « Ces grands maillages permettront de repérer des *processus communs à toute l'humanité.* » (P.207). Ce terreau planétaire s'impose puisqu'aujourd'hui être français signifie venir des quatre coins du monde. » (P.209) « Le cadre de notre existence collective est d'abord l'aventure humaine. » (P.209). Que signifie le repère des Gaulois face aux immenses durées de l'hominisation ?

Autres questions : Doit-on continuer d'admettre et de continuer à inculquer une philosophie de l'histoire humaine qui repose que l'idée de la guerre est justifiée pour construire la nation ? (P.215) Si l'homme a inventé la guerre, doit-on écarter l'idée d'une humanité capable un jour de négocier plutôt que de tuer ? (P.216) « Après tout, l'Eglise catholique, jadis instigatrice des croisades n'est-elle pas devenue aujourd'hui une force qui appelle à la paix ? » (P.216) Quid des migrations ?

Dans les chapitres 12 et 13, Citron reparaît une nouvelle et dernière fois différentes étapes de l'histoire pour cette fois-ci s'interroger sur la construction et « francisation » d'un royaume pluri-national (pp220-270) et sur « la nationalisation des français » (pp. 271-305). Sont notamment abordées la position de l'Eglise vers l'an mille, puis la construction du royaume, la croisade, la question de juifs, des protestants... Plus récemment, Vichy, la guerre d'Algérie et le réveil des mémoires refoulées...

Le livre propose deux épilogues. Citron se demande comment réinventer la France et, d'abord, repenser son histoire. « Quelle histoire commune et plurielle permettrait ici et là de lutter contre les fanatismes, les haines ou la simple désaffection ? » (P.310) Comment dépasser une histoire qui résulte d'une manipulation du passé par les élites au service, ou à l'appui, des différents pouvoirs ? (P.311). Elle revient sur le contraste « accablant » entre les valeurs républicaines et les impasses (ex. des prisons, de Calais.) (P.313). Elle se demande s'il est possible de réenchanter l'Europe (P.317), se félicite de la parution de l'histoire mondiale de la France de Boucheron,

A deux reprises, elle écrit (à un mot près) la même phrase (P.311 et 318) : « Les Français du XXIe siècle ont à inventer une francité nouvelle, plurielle, métissée, généreuse, ouverte sur l'avenir, responsable. »

Mon avis : dans le débat sur l'enseignement de l'histoire, comme dans le débat politique (cf ; les discussions lors de la présidentielle sur le nationalisme, le patriotisme, la France dans le monde, la référence omniprésente aux figures tutélaires (De Gaulle doit se retourner dans sa tombe...) on comprend que ce livre, paru en 1987, continue à faire référence. Les questions que l'on se pose à sa lecture sont d'une actualité qui reste brûlante : L'histoire enseignée à

l'école doit-elle prendre la forme d'un roman ? Si oui, lequel ? Si non, quelle alternative ? Faut-il personnifier la France comme l'on fait Michelet, Lavisse, Braudel ? Comment définir les nouveaux espaces de l'histoire de France ? Ses nouvelles temporalités ? Comment faire dialoguer les différentes mémoires ? Comment mettre l'enseignement de l'histoire au service de la construction d'une nouvelle francité ?

Bernadette Pujalon pour les Amis de La Vie